

Une langue belle pour s'ouvrir au monde : une entrevue avec Yves Duteil

Par Jean-Sébastien Ménard

Yves Duteil est un chanteur incontournable de sa génération. Le mercredi 27 mars 2019, il était de passage au [Théâtre de la Ville](#) pour y présenter son spectacle « Respect ». Je lui ai parlé dans le cadre de la campagne de valorisation de la langue française *Le français s'affiche*.

Monsieur Yves Duteil, est-ce possible de vous présenter en quelques mots et de nous parler de votre parcours ?

Je suis auteur-compositeur-interprète. Mon parcours est essentiellement artistique. J'ai commencé en jouant de la guitare et du piano. J'ai écrit mes premières chansons vers l'âge de 15 ans. Elles ont eu la chance de connaître le succès quand j'en avais à peu près 23. J'ai donc pu continuer à écrire et à chanter et je le fais encore aujourd'hui, à travers des albums, des concerts et des livres.



Photo d'Éric Vernazobres

Je continue à rester créatif. L'époque que nous traversons en ce moment est extrêmement foisonnante et inspirante, même si ce n'est pas toujours dans le positif. Elle est source d'inspiration pour écrire de nouvelles choses. Je continue donc à m'intéresser au monde qui m'entoure.

Par ailleurs, la notoriété, que m'a offerte le fait d'être un artiste et d'avoir des chansons qui ont eu la chance de connaître un certain succès, m'a placé en situation de m'engager dans des causes qui me semblaient justes. J'essaie donc d'être à la fois un citoyen créatif, responsable et utile dans le registre qui est le mien.

Vous vous êtes engagé beaucoup auprès des enfants malades, notamment.

Notamment, oui, mais pas seulement. Mes engagements sont tous azimuts. Je me suis engagé auprès des enfants malades et contre des maladies comme le cancer, mais aussi pour la liberté des peuples — je me suis engagé pour le Tibet —, l'éducation, les droits de l'homme et l'environnement.

Avec mon épouse, nous avons aussi été maire et maire adjoint d'un village, Précy-sur-Marne, pendant 25 ans. C'était un engagement qui demandait une très grande implication. C'était très concret et cela s'inscrivait en appoint et en contrepoint de la poésie.

Les chansons, le réalisme et la poésie font bon ménage et quand on les associe, cela donne quelque chose de très productif et de très relié au réel. C'est très terre à terre, bien que la poésie ait cette image d'être un peu nébuleuse. En fait, la poésie est une recherche pour nous permettre de nous évader de ce côté purement matériel de nos vies.

Vous avez étudié très brièvement le droit, à l'université. Est-ce que votre engagement prend racine dans ce moment de votre vie ?

Non. J'ai étudié le droit plus par élimination que par véritable destin. Le droit, c'était une façon d'essayer de poursuivre des études tout en étant au plus proche de ma nature, mais en vérité, ce n'était pas mon destin du tout de devenir avocat, légiste ou juriste. Ce n'était pas mon inspiration. C'était, je crois, un non-choix et c'est la musique qui l'a emporté.

Vous êtes le petit-neveu d'Alfred Dreyfus. Vous avez d'ailleurs écrit une chanson sur votre ancêtre¹. On se souvient que l'affaire Dreyfus a déchiré la France et a provoqué l'engagement d'Émile Zola et d'une multitude d'autres Français². Est-ce que cet héritage vous a donné le goût de vous engager ?

Oui. Alors là, très certainement. Je crois qu'il y a une sorte d'hérédité spirituelle. Cela m'a conféré une espèce de besoin très fort de liberté, de vérité et de justice. On trouve probablement là une des racines de mon engagement.

Quand vous écrivez vos chansons et vos textes, quel est votre rapport à l'écriture ? Avez-vous un rituel d'écriture ? Comment vous y prenez-vous ? Est-ce que la musique et les paroles, par exemple, viennent en même temps ? Est-ce que l'un vient avant l'autre ?

En général, l'un vient avant l'autre, que ce soit dans un sens ou dans l'autre. Aujourd'hui, j'ai beaucoup plus le goût de faire les textes, puis de mettre des musiques, parce que ça me donne une certaine liberté de propos que je n'ai pas quand je dois me plier à une contrainte musicale. Si je commence par le texte, je suis en liberté totale. La musique, c'est un peu le ton sur lequel on dit les choses. Ça me convient mieux dans ce sens-là aujourd'hui, mais je suis aussi tout à fait en mesure de faire l'inverse.

¹ Voir l'album intitulé *Touché*, paru en 1997 (Paris, BMG), qui commence par la chanson « Dreyfus ».

² Pour en savoir plus sur l'affaire Dreyfus, voir http://ici.radio-canada.ca/emissions/aujourd_hui_l_histoire/2016-2017/chronique.asp?idChronique=426915

Pour ce qui est d'un rituel d'écriture, il y en a un. L'inspiration vient toujours d'un moment de silence. Je commence donc par essayer de faire un peu le ménage dans mes pensées pour essayer de laisser la place à quelque chose d'un peu inattendu, quelque chose que je ne pilote pas vraiment au départ et qui remonte un peu des profondeurs. Donc, pour pouvoir entendre cette petite voix-là, il faut faire quand même un sas de silence.

Est-ce que vous réécrivez beaucoup vos textes ou viennent-ils en un jet ?

Il y a beaucoup de réécriture. Il y a le premier jet, qui est une sorte de bouillonnement, de foisonnement, et, ensuite, il y a une mise en ordre, voire une remise en forme. On fait des sauts de puce d'un mot, qui nous semble être le bon, vers celui qui sera, finalement, le bon. On peut commencer par une inspiration fulgurante. Ensuite, on peaufine. On s'aperçoit qu'il y a sans doute un mot plus précis, qui ressemble à celui qu'on a écrit, mais qui ne l'est pas. De marche en marche, on monte l'escalier de l'inspiration pour arriver à l'étage supérieur et on continue à monter d'étage en étage jusqu'à ce qu'on trouve vraiment la formulation exacte de ce qu'on avait ressenti ou imaginé.

Êtes-vous un grand lecteur, Monsieur Duteil ?

Je suis un lecteur toujours insatisfait parce que je n'ai jamais le temps de me plonger dans les livres que je décide de lire, ce qui fait que j'ai beaucoup de livres de retard.

Est-ce qu'il y a des auteurs qui vous ont marqué davantage que d'autres ?

Oui. Comme on est au Québec, je vais parler de Bernard Clavel³, qui a écrit toute une saga sur les immigrants du Canada, qui sont partis du Jura de France et qui ont été plonger leurs racines dans un terroir quasiment inhabité et qui était quand même assez sauvage et assez dangereux.

René Barjavel a aussi été parmi mes écrivains favoris. Quand j'étais adolescent, j'ai lu beaucoup de science-fiction, dont les romans d'A.E. van Vogt, d'Isaac Asimov et de Ray Bradbury.

J'ai également été très influencé par les écrits tibétains et par ceux du dalaï-lama. Le bouddhisme tibétain m'a beaucoup intéressé, sans que j'en fasse une religion pour autant. Je ne suis pas bouddhiste, mais cette pensée a trouvé un écho en moi, comme une science de l'esprit.

Depuis, il y a eu beaucoup d'autres livres, évidemment, mais on ne peut pas parler de tout.

Vous venez souvent au Québec. Quel est votre rapport au Québec ? Que représente le Québec pour vous, qui êtes Français ?

Le Québec, c'est un pays du cœur. C'est un endroit, dans le monde, que je chéris.

Au départ, c'était sans savoir exactement pourquoi. C'était purement intuitif. Depuis, cette affinité s'est totalement confirmée au fil des événements, des décennies, des rencontres, des

³ Voir <https://www.albin-michel.fr/auteurs/bernard-clavel-17867> et, plus particulièrement, la série *Le Royaume du Nord*.

amitiés et des projets. En fait, on a toujours des projets en gestation avec le Québec : des projets de concerts et de rencontres.

Je crois qu'il y a eu beaucoup d'étapes successives dans cette relation. D'abord, les chansons : *Prendre un enfant* est devenue la chanson des baptêmes et, ensuite, *La langue de chez nous* est devenue, un peu, l'emblème de la lutte pour la survie du français dans cet univers extrêmement anglophone. Il y a eu ensuite tous les spectacles, toutes les tournées, tous les albums, toutes les rencontres de presse et tous les contacts avec le public. Puis, en août 2018, j'ai été invité par la famille de Paul Gérin-Lajoie⁴ et par le gouvernement du Québec à chanter pour les obsèques nationales de Paul Gérin-Lajoie, à la Cathédrale Notre-Dame. Ce fut un très grand hommage à un homme qui aura, par son action, changé quelque chose au monde.

Récemment, aussi, j'ai été invité par Ottawa, par le fédéral, par la ministre de la Francophonie, Mélanie Joly, et par la Chambre des communes, à assister à la séance de la Journée internationale de la Francophonie, au cours de laquelle un député, Denis Paradis, a fait une intervention pour rendre hommage à la chanson « La langue de chez nous » et au travail que j'ai pu faire sur ce sujet. Le tout s'est terminé par une ovation debout de l'ensemble des députés de la Chambre des communes, toutes tendances confondues, ce qui était un grand moment d'émotions pour moi.

Dans notre présente tournée⁵, on a 23 concerts. C'est énorme. Et on est déjà en train de prévoir la prochaine étape. On n'arrête donc pas de tisser des liens avec le Québec.

Cette chanson, « La langue de chez nous », qui est une chanson magnifique, est-ce que vous pouvez nous en parler un peu ? Comment avez-vous écrit cette chanson ?

Cette chanson est née après une rencontre avec Félix Leclerc, d'une très longue conversation que nous avons eue, au cours de laquelle il nous a expliqué, à moi et à mon épouse Noëlle, le combat qu'il avait mené pour essayer de faire survivre le français dans ce Québec, qui est francophone à 95 %, mais qui est contraint de tout vivre en anglais. Il était tellement enflammé et convaincant que je suis rentré en France avec cette conviction que nous, les Français, nous étions aussi dans le même risque, sauf qu'on avait l'impression qu'on était tellement plus nombreux que le risque était extrêmement dilué et limité. De mon côté, je sentais qu'il y avait un véritable danger et je me suis donc mis à écrire « La langue de chez nous » et je l'ai dédiée à Félix Leclerc.

Et cette chanson est devenue un classique instantanément, pratiquement...

Oui. Ça a été une surprise pour les Québécois quand je l'ai chantée pour la première fois. Il y a eu un moment de stupéfaction, puis un moment d'ovation et ça nous a reliés à jamais.

⁴ Voir <http://www.assnat.qc.ca/fr/deputes/gerin-lajoie-paul-3417/biographie.html>

⁵ Voir <http://productionsmartinleclerc.com/yves-duteil>

Dans cette chanson, vous parlez de la langue française. Quel est votre rapport personnel à la langue française ? Que représente cette langue pour vous ?

D'abord, ça représente 300 millions d'amoureux du français dans le monde. C'est, après le mandarin, l'une des langues les plus répandues sur la planète. Maintenant, ce combat pour la survie du français, à mon avis, il a évolué depuis les années 1960 et 1970. Les Québécois auront été en pointe dans ce combat, jusqu'à vouloir un territoire, une autonomie et une indépendance, mais j'ai un peu l'impression que les choses ont évolué depuis.

Mon sentiment, par rapport au français, me fait dire que c'est la langue de l'immatériel, la langue de la poésie, de la littérature et aussi, pendant de très nombreuses décennies, celle de la diplomatie. Le français a aussi évolué pour devenir une langue scientifique et une langue de technologie.

En fait, tout ce que la Francophonie invente et découvre avant tout le monde, c'est un pas de plus, comme un jalon sur la route de la solidité de la Francophonie. Je parle ici de la fusée Ariane⁶, du TGV (train à grande vitesse), du Concorde⁷ — qui, bien qu'il était franco-anglais, relevait quand même d'une technologie française —, des inventions prodigieuses comme les turbovoiles⁸ du commandant Cousteau et les hydroptères⁹; des choses qui sont à la pointe de la technologie, y compris maintenant dans l'informatique et dans l'Internet. La France et la Francophonie ont leur part à prendre dans l'évolution du monde, même au niveau technologique. Ça, c'est aussi un atout de la langue française.

Le français, c'est aussi l'humanitaire (Médecins sans frontières¹⁰ et Médecins du Monde¹¹), et les exploits des aventuriers qui participent à des courses spectaculaires comme le Vendée Globe¹² ou le Rallye Paris-Dakar¹³. Tout ça, ce sont des atouts qui sont francophones.

La Francophonie a encore de beaux jours devant elle, à condition qu'elle continue à se battre.

Et cette fameuse différence entre le français de France et le français du Québec, est-ce que vous la percevez ?

Oui. Je l'avais déjà pressentie dans « La langue de chez nous », quand je dis : « C'est une langue belle, avec des mots superbes, qui porte son histoire à travers ses accents. » Je pense que le parler québécois, il est très beau. Je l'adore et je le ressens. Pour moi, il est extrêmement inspiré.

⁶ Voir <https://tv5.ca/la-france-et-lespace-50-ans-de-conquetes?e=3i3kb49xs89oq>

⁷ Voir <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1131452/concorde-avion-supersonique-histoire-economie-british-airways-air-france-archives>

⁸ Voir <https://www.cousteau.org/turbovoile.php>

⁹ Voir https://aeroclubrenault.fr/wp-content/uploads/2019/02/Conf_ACR_Hydropteres-23-Mars-2019.pdf

¹⁰ Voir <https://www.medecinsansfrontieres.ca>

¹¹ Voir <https://www.medecinsdumonde.ca/fr/>

¹² Voir <https://www.vendeeglobe.org/fr/>

¹³ Voir <https://www.dakar.com>

Il y en a des expressions québécoises qui ont vu le jour ! Par exemple, lorsqu'on parle d'un « selfie » en France, on parle d'un « égoportrait » au Québec. En France, on « chatte », on dit un « spam » alors qu'au Québec, on clavarde et on parle de pourriels. Tout ça, ce sont de vraies belles trouvailles. C'est très imagé et ça me parle beaucoup. Je pense que c'est quand même significatif de cette recherche permanente d'essayer de trouver des mots pour dire les choses. Il n'y a pas que le joul et le *fun* ! Ça va bien plus loin. Il y a des formules dans les publicités... Il y a toujours de belles trouvailles.

Au Québec, les jeunes sont parfois portés à mélanger le français et l'anglais. En France, si je ne m'abuse, c'est un peu le même phénomène avec l'arabe (les jeunes empruntent beaucoup de mots à l'arabe) et le verlan¹⁴. Est-ce que vous voyez là quelque chose d'inquiétant ou de propre à la jeunesse de toute génération ?

J'aurais tendance à vous dire : c'est. On ne peut pas désinventer ça. Après, je pense que c'est une façon de s'affirmer. Toutefois, j'y vois aussi une déperdition.

Je suis assez choqué, en France, lorsqu'une publicité se termine par une accroche anglophone. Ces jours-ci, il y a une majorité de pubs qui se termine par de l'anglais. De plus, de manière presque universelle, les pubs sont maintenant accompagnées de chansons anglophones et non de chansons francophones. Je trouve que c'est du snobisme.

Le mélange des langues est aussi dû au mélange des cultures. Vous parliez de l'arabe et du verlan... Le slam, le rap et le hip-hop sont le fruit d'un mélange de sociétés... mais j'ai du mal à imaginer que notre langue de demain sera une langue universelle et unique. Nos spécificités, elles subsistent.

Le combat pour notre langue n'est pas un combat d'arrière-garde. À mes yeux, ce qui constituait auparavant un combat territorial, comme celui de l'indépendance du Québec pour faire survivre le français, est devenu un combat beaucoup plus vaste et beaucoup plus large. C'est un combat qui s'est élargi au reste du Canada et aux communautés francophones qu'on trouve au Manitoba, en Ontario, au Nouveau-Brunswick et dans toutes les provinces du Canada, parce qu'il y a là des communautés francophones qui ont besoin de défendre leur culture, leur spécificité et leur empreinte. Étant isolées, loin du Québec, elles sont d'autant plus attachées à leur culture. C'est le cas des Acadiens, notamment. Et c'est pareil au niveau du monde.

Les communautés francophones — je disais au début qu'on était 300 millions — ont à cœur d'essayer de défendre la Francophonie, là où elle se trouve, c'est-à-dire un peu partout. On assiste à un élargissement dans le combat pour la survie du français.

Ce que je peux dire pour nuancer ce propos et pour l'élargir encore, c'est que lorsque l'on parle de spécificité française ou francophone, j'ai envie de dire : « Pourquoi spécifiquement francophone ? » L'espagnol, l'allemand, l'italien, le portugais, pour ne nommer que ces langues, ont droit de citer aussi. Je ne pense pas qu'on les effacera de la surface du monde.

¹⁴ Voir <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/verlan/81556>

On a intérêt à vivre ensemble, à cultiver nos spécificités et à essayer de ne pas écraser l'influence des autres.

Je dirais aussi qu'aujourd'hui, on vit au siècle de l'identité. On est sans arrêt en train de s'identifier pour entrer dans nos comptes bancaires, pour entrer dans nos maisons, pour entrer dans nos applications, pour mettre la clé dans la porte de notre chez-nous, pour passer une frontière à l'aéroport... Tout ça, c'est quand même la caractéristique majeure de notre époque. Alors, pourquoi devrait-on arrêter de s'identifier au moment où l'on parle ? Notre langue, c'est notre empreinte digitale. D'autant plus, que l'Internet fait de nous des êtres numériques. Notre langue est une forme d'empreinte digitale essentielle. On nous identifie par notre langue. Je n'imagine pas que toutes ces complexités de lieux et d'époques vont disparaître comme ça du jour au lendemain et que, si on se réveille dans cinq mille ans, on aura une sorte de langue universelle qui viendra d'un mélange de toutes les langues. Je n'y crois pas. Pas plus que je ne crois que le vin de bourgogne et que le sirop d'érable disparaîtront de nos spécificités respectives.

C'est important de préserver la biodiversité et c'est important de préserver de la diversité des langues aussi.

Exactement. Je pense que la diversité des cultures, c'est un enrichissement. Ce n'est pas un appauvrissement. Il n'y a aucune raison d'aller vers l'uniformité. L'humanité ne va pas vers l'uniformité. Elle va, au contraire, vers la diversité. Elle a commencé par un petit noyau d'humains, qui étaient probablement tous à peu près pareils, pour évoluer vers des races, des couleurs de peau, des langues, des cultures, des traditions, des religions et des croyances qui sont aussi en partage. Nous sommes tous différents, mais ça ne nous empêche pas d'avoir des choses en commun.

Si vous aviez un message à formuler à l'intention de nos étudiants et de nos étudiantes par rapport à l'avenir du français, que leur diriez-vous ?

Je leur dirais : « Respect ». Respect dans les deux sens, c'est-à-dire inspirer le respect et respecter les autres. Le respect est quelque chose qui se conquiert. Ce n'est pas inné. On se fait respecter. Et pour se faire respecter, il faut aussi respecter les autres. Il faut donc aussi prendre en compte les cultures différentes et les langues différentes, qui ont des domaines de compétences différents.

Le français, il a, comme je le disais plus tôt, la poésie, l'immatériel, les sentiments, les émotions et l'art. L'anglais a des spécificités technologiques. C'est aussi, entre autres, le langage commun de la circulation aérienne. On a tous une particularité qu'on peut développer sans pour autant écraser les autres.

Apprendre à vivre ensemble et à se respecter mutuellement.

Exactement.

Cette entrevue a été réalisée le 6 avril 2019.

Pour en savoir plus sur Yves Duteil, voir <http://blog.yvesduteil.com>

Pour connaître la programmation du Théâtre de la Ville, voir :
<https://www.theatredelaville.qc.ca>